



Évelyne Cohen, Pascale Goetschel, Laurent Martin et Pascal Ory (dir.)

Dix ans d'histoire culturelle

Presses de l'enssib

Introduction

Sylvain Venayre

DOI : 10.4000/books.pressesenssib.1005

Éditeur : Presses de l'enssib

Lieu d'édition : Presses de l'enssib

Année d'édition : 2011

Date de mise en ligne : 20 juillet 2017

Collection : Papiers

ISBN électronique : 9782375460467



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

VENAYRE, Sylvain. *Introduction* In : *Dix ans d'histoire culturelle* [en ligne]. Villeurbanne : Presses de l'enssib, 2011 (généré le 01 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pressesenssib/1005>>. ISBN : 9782375460467. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pressesenssib.1005>.

par Sylvain Venayre

+++++

INTRODUCTION

+++++

Comme le dit Arlette Farge, les historiens sont les pires témoins de leur cheminement. Rien ne les prédispose à expliquer mieux que d'autres les raisons qui les ont poussés vers cette profession ni celles qui ont présidé au choix de leurs démarches méthodologiques ou de leurs objets de recherche. Pour autant, ils savent mieux que personne quels sont ces objets. À écouter Michel Pastoureau, Arlette Farge, Georges Vigarello, Alain Corbin et André Rauch – un médiéviste, deux modernistes, deux contemporanéistes –, nous en sommes convaincus. Et nous comprenons mieux en quoi la construction de certains objets de recherche a pleinement participé de celle, plus générale, des problématiques réunies ici sous l'appellation englobante d'« histoire culturelle ».

Les couleurs, le corps, les sensations, le temps qu'il fait, le genre : autant d'objets que ces chercheurs se sont efforcés d'ajouter, depuis une trentaine d'années, au questionnaire des historiens. Ils ont eu conscience d'arriver après d'autres : philosophes, anthropologues, sociologues (Michel Foucault, Françoise Héritier, Pierre Bourdieu...) auxquels tous paient ici leur dette. Ils se sont inspirés de réflexions parallèles aux leurs : celles venues des *cultural* et des *gender studies*. Ils se sont également tenus à distance de certaines impasses : celles que leur indiquaient, par exemple, la neurobiologie et toutes les disciplines qui se donnent pour objet la fixité plutôt que le changement. D'autres disciplines ne sont pas représentées. Les absences, note Michel Pastoureau, sont toujours de riches documents d'histoire. On remarquera ici celle de la psychanalyse ainsi que celle, plus étonnante peut-être, de la linguistique.

Plus étonnante ? Oui, car tous ces historiens insistent sur l'importance, pour leurs recherches, de l'analyse du lexique et des faits de nomination. Il est même frappant de constater à quel point le repérage des évolutions du sens des mots est systématiquement au cœur de leur démarche. Parler de « paralysie du sentiment », plutôt que de « paralysie du mouvement », à la fin du XVIII^e siècle : voilà de ce « gibier d'historien » (Lucien Febvre) que traque Georges Vigarello afin de comprendre, par-delà les variations du vocabulaire, les mutations de sensibilités. De la même façon, l'apparition

du thème médical de la « courbature » au début du XIX^e siècle permet d'esquisser la riche histoire, encore à faire, du sentiment de fatigue. Mais les historiens réunis ici empruntent peu aux techniques de l'analyse du discours venues de la linguistique. Ils se refusent d'ailleurs à appliquer une seule méthode et revendiquent volontiers ce droit au tâtonnement que Michel de Certeau appelait naguère du « bricolage ».

Les couleurs, le corps, les sensations, le climat et l'identité masculine ne les intéressent qu'en tant que ces objets sont susceptibles d'offrir le moyen d'une connaissance de l'ensemble de la société. Et si les artistes, les écrivains, les policiers, les médecins et les sportifs comptent parmi leurs plus grands pourvoyeurs de sources, il faut comprendre qu'aucune histoire de l'art, aucune histoire de la littérature, aucune histoire de la médecine, aucune histoire du sport – encore moins aucune histoire de la police – ne saurait résumer les ambitions de cette histoire qui, à partir d'objets ponctuels, se propose d'être une histoire totale. En cela, on peut parler avec André Rauch d'histoire culturelle, avec Michel Pastoureau d'histoire sociale, avec Alain Corbin et Georges Vigarello d'histoire des sensibilités, avec Arlette Farge d'histoire tout court. À chaque fois, il s'agit bien de se fonder sur des sources documentaires particulières, lesquelles imposent leurs difficultés propres, afin de faire l'histoire de toute une société.

Cette société, enfin, ne saurait être réduite à la somme des groupes qui la composent. La construction de tels objets d'étude implique en effet une méthode pour laquelle les distinctions de classe importent moins que le repérage du lieu ou du moment. Cela ne signifie aucunement que ces historiens soient insensibles ou, pire, inattentifs à la force et à la variété des phénomènes de domination. Au contraire, la saisie des souffrances des pauvres, dans le Paris du XVIII^e siècle, ou celle spécifique aux hommes du XX^e siècle constituent un de leurs premiers objectifs. Mais la restitution de telles émotions implique d'abord de réussir à s'immerger dans une époque donnée – au point de pouvoir parfois parler, avec Michel Pastoureau, sur l'existence d'un « homme médiéval ». Aussi le principal danger que pointent tous ces historiens est-il celui de l'anachronisme. « *Un lent travail d'arrachement aux stéréotypes et aux idées reçues que nous véhiculons constamment* », écrit Arlette Farge, « *s'avère une des manières les plus enrichissantes de faire de l'histoire* ». C'est certainement cette conviction qui, par-delà les objets et les méthodes, unit le plus étroitement les textes rassemblés ici. Elle est au cœur d'une des définitions les plus fécondes de l'histoire culturelle.